

### Pour la reconnaissance du génocide arménien de 1915

Depuis quelques mois, la presse se fait l'écho de ces Arméniens de Turquie, dont les descendants ont été recueillis par des familles turques ou kurdes lors du génocide de 1915 ou qui se sont convertis pour échapper à la déportation et aux massacres.

Malgré le silence sur leurs origines, ils ont cependant réussi à transmettre leur culture à leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Quelques-uns de leurs descendants choisissent maintenant de lever le voile sur leur arménité cachée, finalement entretenue de génération en génération comme un jardin secret.

Ainsi, malgré le temps, malgré l'érosion qu'il entraîne sur les souvenirs, la mémoire ne s'est pas effacée.

Dans la société turque qui a toujours du mal à considérer paisiblement ses minorités, ces femmes et ces hommes ont aujourd'hui le courage de témoigner devant la presse.

Ils le font quelquefois sous un nom d'emprunt. Mais ils racontent – et c'est là l'essentiel – l'incroyable chemin des membres de leur famille, comment par exemple ils ont eu la vie sauve lors du génocide et comment aussi, au fil du temps, en dépit de l'hostilité qui régnait, ils se sont employés, à leurs pratiques culturelles, à leurs arts, à leur religion aussi.

Les témoignages sont souvent bouleversants, car ils révèlent près d'un siècle de résistances personnelles et solitaires, où la dissimulation est venue nourrir la fierté de garder les traditions vivantes et de faire vivre les coutumes.

Cette expression nouvelle, qui survient maintenant par petites touches, est de nature à faire évoluer le regard que porte le peuple turc sur le génocide des Arméniens.

Car ces femmes et ces hommes appartiennent à la société turque. Ils ont des amis, un entourage, des collègues de travail. Ils parlent du parcours de leur famille et, dans cette proximité qui leur est offerte par la vie quotidienne, ils enseignent à leur manière. Ainsi le tabou se brise tout doucement.

Si les changements sont là, ils ne doivent pas pourtant nous amener à donner une photographie idéalisée de la Turquie d'aujourd'hui.

La négation y sévit encore fortement. Ce sont les autorités qui, aujourd'hui comme hier, continuent à l'entretenir.

»» L'Etat n'a pas changé son point de vue sur les minorités qu'il considère comme des foyers d'insubordination.

Dans certaines régions, autrefois habitées par les Arméniens, où les notables se sont enrichis par la spoliation de leurs biens, le mensonge est entretenu et l'hostilité à l'égard des citoyens d'origine arménienne demeure.

Même dans les rangs des intellectuels, qui militent pour la reconnaissance des déportations et des massacres, la parole reste quelquefois hésitante et balbutiante. Ils reconnaissent les faits, mais ils ne veulent pas les qualifier et prononcer le mot de génocide.

Ils instituent une histoire sans nom, dans une bataille sémantique qui, tout en frôlant le ridicule, confine à la supercherie.

Cette interdiction de vocabulaire montre que le négationnisme n'est jamais bien loin, latent, rampant, toujours prêt à se manifester sous une forme insidieuse, chaque fois renouvelée et dont les visages nouveaux ne sont pas toujours faciles à percevoir.

En 2001, lorsque nous avons créé cette cérémonie, veille de 24 avril, nous avons souhaité qu'elle soit une pierre ajoutée à l'œuvre commune pour la reconnaissance.

Car lire des textes, jouer de la musique, témoigner de la culture arménienne donne vie à ce que les commanditaires du génocide de 1915 ont voulu faire disparaître.

Chaque année, nous présentons des extraits de la littérature au son d'une musique que les survivants ont emmené dans leur bagage moral et qu'ils ont transmis en héritage à leurs enfants. C'est notre manière de nous opposer à la négation. Pour cela, des artistes nous accompagnent.

Je suis heureux d'accueillir aujourd'hui Robert Guédiguian. Robert Guédiguian, c'est l'auteur de Marius et Jeannette, du Voyage en Arménie et, plus récemment, de L'armée du crime sur Missak Manouchian et ses camarades de l'Affiche rouge, comme Thomas Elek ou Marcel Rajman.

C'est l'homme de la fidélité à ses acteurs.

C'est l'homme qui, dans ses films, révèle les héros de l'ordinaire et qui nous aide à voir le quotidien autrement, c'est-à-dire comme une succession de moments qui comptent.

Je le remercie très chaleureusement d'avoir accepté notre invitation et de nous emmener dans un dialogue et une conversation autour de l'Arménité.

Les mots et les phrases qu'il nous offre ce soir sont comme ces œillets que nous avons déposés devant le monument, il y a quelques instants.

Ils sont à la fois la fleur et la flamme, le souvenir et le combat, l'art et la politique.

Merci à vous Robert Guédiguian. Merci à Sonia Bove pour avoir dessiné et organisé cette soirée. Merci à toutes et à tous d'être là.